

IMPRESSIONS

ANIMALES

Éloge de Mouser

par Marie-Claire Blais

Il y a six ans, rue Pine, à Key West, mes propriétaires, Michèle et Scott, deux artistes, allaient quérir à la Société Protectrice des Animaux, quand ils avaient déjà adopté plus tôt Spirit, leur grand chien à l'âme inquiète, très sensible, cette chétive créature, Mouser, nommée ainsi car son devoir parmi nous serait de chasser les souris, pas le rat de palmier de taille énorme, mais d'humbles souris de ville, celles que nous avons nombreuses chez nous, circulant d'une maison à l'autre, tels ces charmants lézards grouillant tout le jour au soleil dans la végétation humide des pluies de la nuit, lesquels vivaient aussi paisiblement entre nos murs, eux que nous aimions, appréciant leur rôle utile lorsqu'ils chassaient les insectes et éloignaient le scorpion. Mouser nous arriva, maigre siamois qui avait perdu sa mère et son frère jumeau, faible, malade, nous donnant à tous peu d'espoirs pour sa survie. Dès les premières semaines de son existence menacée, combien de visites chez le vétérinaire, dans une petite boîte de carton où il ne tient pas plus de place qu'un écureuil, de ces visites, Mouser nous revenait à chaque fois abattu, fiévreux, s'abreuvant et se nourrissant à peine, ses magnifiques yeux bleus presque sans regard dans l'étroit masque de fourrure sous les minuscules oreilles pâles. Il ne se mit à guérir que lorsqu'une amie écrivain, de passage à Key West, passa des journées entières à le bercer, le cajoler, le regardant dormir, confiant, contre son cœur, sur son

épaule, puis soudainement, lorsqu'il fut guéri, Mouser devint d'une vitalité si débordante qu'on le vit grimper très haut dans les arbres, apparaître aux fenêtres, lucarnes du deuxième étage de la maison, sauter dans l'arbre de Noël qu'il apprit vite à dégarnir de ses boules de cristal, ces ardeurs d'acrobate se sont apaisées après quelques chutes graves, du haut d'un toit, d'un palmier d'où il ne sut comment redescendre, Mouser ne partageant pas l'immense talent de danseur, de trapéziste de Youshi, son compagnon siamois actuel, voisin de palier, rue Olivia avec la douce Chanel qui préfère la méditation aux folies compétitives de Mouser et Youshi sur les toits, les patios où l'audacieux Youshi, surtout, déploie ses remarquables sauts d'une maison à l'autre.

Mouser passa du berceau des bras de l'amie écrivain à une tendresse plus rude qui était celle de Matsu, jeune musicien japonais qui l'initia à un jeu qui ressemblait à du karaté, transporté dans l'air par ce jeu de Matsu, Mouser devint plus agressif et plus fort et soudain capable de nous mordre les chevilles, sans qu'on le vît venir, il est certain que Matsu lui enseigna un art de défense nouveau que Mouser apprécia beaucoup, Matsu deviendrait le maître de Youshi, chaton trouvé, que cette éducation originale formerait à tous les courages, encore aujourd'hui, Youshi est le félin le plus aventurier de la rue Olivia pour qui la vie est un constant défi, qu'il revienne couvert de boue, par temps sec, sans collier, nous lui en achetons beaucoup qu'il perd à mesure — ou qu'on l'invite pour ses allures princières, à un déjeuner au poisson, chez Connie et Janice, au premier étage, un jour de fête, parmi des amis, Youshi est partout heureux, épanoui par sa force et sa bravoure.

Le destin me fit cadeau de Mouser lorsque les allergies de Scott l'empêchèrent de garder le chaton trop noble, trop raccé, qui ne servait à rien, puisqu'il n'avait jamais chassé une seule souris — quel cadeau pour Michèle, la femme de Scott, et moi, qui, depuis, n'avons cessé cette garde d'un pays à l'autre, du précieux orphelin, devenu un grand voya-

geur — il a fait plus de 60 voyages en avion, entre Montréal et Key West — et un compagnon, ne serait-ce pas plus juste de dire un ange animal compagnon, veillant sur la solitude de l'écrivain, afin que cette solitude eût sa saine mesure de joie et d'austérité.

Les ailes mortes

par Benoît Chaput

Vous avez rêvé d'un animal ? Poitrine battante, griffes et museaux, et puis, tout ce poil... Vous voulez que je vous dise ? Que je vous donne la clef ? Eh bien, voici : il est trop tard monsieur, madame. La forêt invisible c'est vous qui l'avez abattue. Ce que vous avez oublié, ce qui n'a su franchir la petite pelouse du réveil sans se perdre définitivement, c'est votre propre procès. Peut-être goûtez-vous tout de même un peu de terre brûlée au fond de votre café. Et cette plume aux cheveux, s'échappe-t-elle vraiment de l'oreiller ? Cessez cette agitation des narines, vous savez bien de quoi je parle, vous qui vous plaisez à m'expliquer le comportement animal. Ceci de science certaine ou peut-être tout simplement suivant une opinion personnelle qui vous vient de l'observation. Ah ! l'expérience ! J'ai aussi un chat, monsieur, madame, seulement nous ne dormons jamais simultanément. C'est que je connais les pièges. Moi aussi j'ai vu ces becs et museaux s'avancer hors de la nuit, je connais ces ombres. C'est cette herbe fraîchement coupée que vous trouvez si apaisante qui est le Grand Couperet. Oubliez les bosquets du refuge. L'animal familier vous apportera force cadavres de souris, d'oiseaux déchiquetés. Mais rien dans cette chair qui vous soit assimilable, pas une aile même qui puisse servir à quelque échappée. Vous laisserez tout le carnage s'accumuler, la maison rapidement en débordera. Ça commencera à se décomposer salement. La puanteur devenue insupportable, il faudra fuir. Vous demandiez la clef ?

Désolé. Dehors il y a une pelouse magnifique qui enserre l'horizon.

Au-dessus de tout

par Benoît Chaput

Ma pensée fonctionne énormément par figures géométriques : en ce moment elle forme une aile, ce qui veut sans doute dire que j'ai soif.

La mémoire n'est jamais trompeuse. Bonne compagne, elle suscite la rage de qui croit la contrôler. Et l'asservissement béat de ceux qui s'y laissent gentiment couler.

Mon envie serait plutôt d'aller faire quelques pas jusqu'au bout du quai, et peut-être même au-delà. Mais que d'obstacles ! Je me rappelle, je ne me rappelle plus. On est si facilement pour soi-même un mur de passé confus. Infranchissable.

Pourtant, je le sais, il suffit qu'une aile tranche clairement cette brume de moments épars, qu'elle joigne de sa pointe acérée les points trop distants qui fondent tous nos espoirs, et c'est avec aisance que nous parvenons alors à lire, dans la montée de ces feux de Bengale, la ligne directrice qui pointe le seul devenir qui nous importe.

Pour mon compte, voici un feu de Bengale dont j'apprécie particulièrement la couleur : Un été. Il y a deux ans. Une île, la Bonaventure, que nous explorons à deux. Il pleut, l'odeur de la forêt, puis celle, très forte, des oiseaux dont nous approchons. Nous allons nous réfugier sous l'abri qui fait face à la masse mouvante des fous. Je parle au jeune guide qui est à mes côtés. Il veut distraire les touristes incommodés qu'il nous suppose être. Il nous conte une histoire. Une histoire de fous. Les fous de Bassan, nous dit-il, viennent passer l'été au sanctuaire de l'île pour s'accoupler. L'automne

venu ils quittent l'île pour le sud. Chili ou Floride, il n'en sait rien. Des études, faites à l'aide de bagues imposées à sa patte, auraient démontré que le fou est un migrateur solitaire. Le séjour au sud, le voyage aller et retour se déroule entièrement en solitaire. Puis vient l'été et le retour à l'île des amours. L'accouplement. Mais il y a ceci : ces belles amours sont d'abord retrouvailles. À chaque retour du sud, les mêmes partenaires se retrouvent l'un l'autre, année après année, sans voir les milliers d'autres individus du groupe immense où ils se fondent. Neige piaillante de la passion. Le fou et la folle de Bassan forment un couple de haute volée qui pendant une vie entière s'éloigne et se rapproche sans jamais se quitter.

Ainsi guidé, je me devine calme. Je repousse ce voile de brume. Peu importe cette saison imposée par le calendrier, l'autre saison qu'elle dissimule m'attendra toujours. Je le sais bien, *pendant vingt-cinq nuits consécutives, de vraies pluies de météores illumineront le ciel d'août.*

Odile*

par Jean Cocteau

Odile rêve au bord de l'île
Lorsqu'un crocodile surgit
Odile a peur du crocodile
Et pour éviter un ci-gît
Le crocodile croque Odile

Caï raconte cette histoire
Mais peut-être Caï l'invente
Odile est peut-être vivante
Et peut-être que Caïman

Alligue, une autre amie d'Odile

* Poème copié de mémoire.

Souffre, se démène et intrigue
Pour qu'on répande cette mort
Moi, je pense qu'Alligator

Chien perdu*

par Romain Gary

...C'est le cas d'un monsieur qui habitait au 37, un retraité. On l'a brusquement vu faire une tête épouvantable et lui qui ne parlait jamais à personne, pour ne pas avoir l'air de quémander, s'était mis à expliquer à tous et chacun qu'il était désespéré parce que son chien qui l'aimait était mort. Tout le monde compatissait et puis on s'est rappelé qu'il n'avait jamais eu de chien. Mais il vieillissait et il avait voulu se donner l'impression qu'il avait tout de même eu et perdu quelqu'un, dans sa vie. On l'a laissé dire, après tout, c'était égal et il est mort comme ça, de chagrin, heureux, parce qu'il avait quand même eu et perdu quelqu'un.

Son poisson

par Isabelle Moatti

À genoux devant le lavabo de la salle de bains, B. priait. Il venait de changer l'eau du bocal et son poisson rouge lui avait échappé. "Mon Dieu, faites-le revenir, je jure que je ne dirai plus de gros mots, que je serai sage. S'il vous plaît. Je ne me battrai plus avec mon frère, j'écouterai ma mère, je ne regarderai plus mes sœurs se doucher. Je ne lirai plus sous les couvertures, j'aiderai les vieux à traverser. Tout ce que vous voulez mon Dieu." Trois jours ont passé, B. avait

* Romain GARY, *Gros Câlin*, dans les œuvres complètes d'Émile Ajar, Mercure de France, 1991.

continué à vivre, à se chamailler un peu avec son frère, à désobéir un peu, à zieuter un peu ses sœurs. Et le matin suivant en se rinçant les dents, il a vu le poisson remonter du siphon où il avait passé les dernières soixante-douze heures. Vite un bocal, vite de l'eau fraîche, vite à genoux, merci mon Dieu. De quoi au moins se faire moine si la bestiole n'était pas morte dans les heures qui ont suivi. Overdose de dentifrice.

Ma souris

par Isabelle Moatti

« Les enfants, on a un animal domestique ! » Depuis le temps qu'ils en réclamaient un... J'avais vu une souris grise courir le long du tuyau de gaz dans la cuisine. Une assiette avec un peu de pain et de fromage, un couvercle plein d'eau si elle a soif, c'est dit, on l'adopte. Nous aurions vécu heureux ensemble si elle n'avait pas préféré se servir elle-même sur les étagères, en bouffant les coins des paquets de pâtes et le papier alu du chocolat, et surtout si elle était restée seule. Très vite elles furent des dizaines, peut-être dès le départ d'ailleurs, et il fallut agir. Les enfants n'ont rien fait pour les sauver, eux voulaient des souris mais des blanches qui s'achètent sur les quais, et n'avaient rien à faire de notre stock de grises. J'ai tout appris sur les pièges. D'abord que la tapette pour rat n'est pas adaptée aux souris : elles sont trop légères pour déclencher le ressort (et tant mieux parce que je n'aurais pas voulu les retrouver KO sous la barre de fer, les mignonnes). Ensuite, mon homme, qui m'appelle sa souris dans le privé, a acquis un système sadique : pour accéder à l'appât, la souris doit grignoter un fil qui barre l'entrée d'une sorte de boîte en bois. Ça déclenche un ressort et actionne une guillotine. La bestiole est donc décapitée (horreur), sans avoir mangé (pire). Je ne pouvais pas supporter. Restaient la solution entrevue en rêve, les boules

de naphthaline, puis, devant leur inefficacité, la cage classique grillagée qui assurait une prise chaque matin. En les observant, j'ai appris que certaines souris flippent, je les ai vues trembler de peur, tandis que d'autres sont zen, capables de finir le gruyère en attendant la suite des événements. La suite, c'était leur libération dans le passage en face de l'immeuble. (De mauvaises langues prétendent qu'on les menait devant chez le matelassier de la rue mais c'est faux.) Puis quand la paresse de descendre l'escalier s'est fait sentir, les prisonnières sont passées directement de la fenêtre de notre premier étage à la rue. Je les ai vues s'ébrouer comme chez Tex Avery et se remettre à trotter. Le bruit a couru que les souris se hâtaient alors de remonter chez nous, en se passant le mot que, là, il y avait de l'accueil.

Piano Babar

par Nicole Morf

Le « grand singe » m'est venu de l'éléphant, comme la guitare m'est venue du piano. Par compensation. Et donc par frustration. D'enfance, cela va de soi.

Frustration d'enfance : un amour immodéré du piano attrapé très jeune, à l'écoute, je crois me souvenir, des *Inventions* de Bach interprétées par Glenn Gould. C'était un vieux 33 tours sur une couverture bleu et noir, qui jouait souvent à mon retour de l'école, alternant avec l'Hymne à la joie, Brassens et Les Joyeux Troubadours... (« *Mais entrez donc !* »). J'avais six, sept ans. À la même époque je lus mon premier « vrai livre », *Les Loups* de Kessel je crois, tout en tombant en pâmoison sur la voix de Nana Mouskouri. Il est un âge où l'éclectisme semble constituer une nécessité vitale... Il y avait donc le piano. Premier amour malheureux. Mes parents, convaincus qu'il s'agissait là d'une chimère de petite fille voulant imiter ses petites amies snobs de l'école privée, toutes contraintes à la dyade piano-ballet classique,

ne débordèrent pas d'enthousiasme devant mes demandes répétées de jouer du piano. Mon insistance me mena tout de même à une douzaine de leçons prises avec une pianiste amie de la famille. Je l'aimais bien Zoé, mais je faisais mes gammes sur un clavier de... carton que je m'étais confectionné. Plutôt frustrant pour moi que charmait le son du piano... Je n'ai pas persévéré longtemps... et me contentais pendant plusieurs années de mon pick-up et de Nana Mouskouri... Et c'en fut fait du piano, malgré un gros pincement au cœur.

Lorsque, plusieurs années plus tard, un piano fit son apparition chez nous, j'avais donné mon cœur ailleurs... Ma grande soeur avait eu, adolescente, un coup de cœur pour la guitare et en reçut une à Noël, qu'elle délaissa très vite. L'instrument gisait là, éteint et disponible. Qu'à cela ne tienne, je décidai de rabattre ma frustration sur la guitare. J'avais 12, 13 ans, et ce fut une longue histoire d'amour, avec une séparation passagère au bout de quelques années, puis un retour de flamme dans la vingtaine. Le divorce fut brutal. Du jour au lendemain, ma guitare passa de cinq heures de caresses quotidiennes à son étui-cercueil dans un placard, pour ne plus en ressortir. C'est la vie !

Mon deuxième amour malheureux transposa le piano en éléphant et ma guitare en singe. Tout avait pris source avec Babar. Et avec des parents très (trop ?) compréhensifs. Chez nous, tout s'expliquait — ou tentait de se faire. Donc, mon engouement passionnel pour les éléphants exigeait de trouver juste réponse, convaincante, au refus qu'on lui opposa chez moi — après tout le petit garçon qui habitait près de la forêt de Babar s'était, lui, retrouvé avec Babar chez lui. Il est vrai qu'il habitait un château et que notre quatre-et-demi nous permettait difficilement de recevoir Babar dignement. « Mais on pourrait le mettre dans la baignoire. » J'ai fini par comprendre que ça ne marcherait pas, et qu'il y avait une résistance certaine de la part de mes parents. Je l'ai toutefois vue comme logique et ne leur en tins donc pas rigueur. Mes

rapports avec Babar resteraient non quotidiens. OK d'abord !

Ma frustration éléphanterque m'a poursuivie longtemps. Dans la vingtaine avancée, en vol en direction du Laos, je trébuchais à l'idée de fouler du pied « le pays aux mille éléphants ». Même si le célèbre pachyderme fait, en Asie, un peu piètre figure par rapport à son homologue africain, j'allais, croyais-je, enfin rencontrer l'animal de ma vie... En fait, j'appris rapidement qu'il restait au Laos... un seul éléphant, qui travaillait comme bête de somme dans un projet d'aménagement rural ou de barrage, je ne sais plus. Je m'étais juré de faire la rencontre de *The* Éléphant, célèbre puisqu'unique. Il s'est avéré que cette année-là, le Laos se préparait à recevoir une grande réunion du Komintern et que tous les étrangers étaient surveillés de près — je ne reçus jamais l'autorisation de quitter Vientiane. Et couic, l'éléphant-malabar.

Nouvelle tentative — et nouvel échec — quelques années après au Burkina Faso. Cette fois-là c'est la voiture qui me lâcha juste à l'entrée du parc où vivaient encore quelques glorieux.

Dans l'intervalle, essayant d'oublier Babar, mais sans cesser de harceler mes parents avec l'éléphant, c'est sur les singes que discrètement, et pragmatiquement, je jetai mon dévolu. Mais je me suis refait dire « Non ». Pourquoi ? « Ça pue ». Refrustration. Mais je dois reconnaître que, en effet, ça pue...

J'ai, depuis, fait un peu l'amalgame entre mes deux frustrations. L'éléphant et le singe, je les ai retrouvés dans les « grands singes » — gorilles, chimpanzés, qui m'émeuvent et me fascinent.

On me dit « anti-animaux ». J'ai effectivement toujours trouvé quelque chose d'indécent chez Greenpeace, B.B., l'association des protecteurs de petites « bibittes » et autres jérémiades sur cette belle non-humanité. J'y ai perdu des

amis — comme au temps de mon adolescence où je découvris, éberluée, des compagnes qui défendaient la peine de mort.

Forte de cette conviction idéologique, j'ai été confrontée à la rencontre de mes deux fantasmes. Les éléphants d'abord, dans le sud de l'Afrique, où, séparant par inadvertance une mère de son petit, j'ai pu ramener l'idole au rang de simple ennemi. Mais aussi — de plus loin — être le témoin de leur sensualité joyeuse lorsque ces masses s'ébrouent et s'amusent dans une mare de boue. Génial !

Les grands singes, ce fut plus marquant. C'était au Kivu, frontière ex-Zaïre/Rwanda, lever très matinal, deux « toubabs » flanqués de leurs pisteurs, « traquant » les gorilles dans les forêts montagneuses, forts inquiets au demeurant des barrissements d'éléphants qui ponctuaient notre marche et pour lesquels les pisteurs avaient cru bon se munir de fusils : « Si on croise les éléphants, on tire une cartouche en l'air, l'éléphant a peur et il se met à courir, et nous on court dans l'autre direction... ». Il y avait aussi les colonnes de fourmis qui barraient parfois notre route et nous obligeaient à des sauts de gazelles — bref... Indiana Jones en pleine forêt de montagne. Je me sentais plutôt ridicule. Mais quand même, une petite émotion lorsqu'on découvre le premier nid, bien encerclé de crottes, eh oui de gorilles — foi de pisteur — et bien fraîches — foi de pisteur toujours — les gorilles ont passé la nuit ici, ils ne sont pas loin.

Et soudain, au détour d'une branche d'arbre, les voilà... magnifiques, enfantins et pervers, jubilants et sereins, la petite colonie de grands singes au dos argenté. Ça ne se décrit pas vraiment, mais j'ai ressenti une vraie émotion devant cette petite communauté capable de produire tant de caractères différents, avec le jeune ado qui tentait de faire des « sparages » en se tapant la poitrine sur des airs de Tarzan, les petits haïssables qui jouaient à la trampoline sur le ventre des grandes sœurs, la « Mama » dans sa dignité paresseuse, le gros mâle en représentation de King Kong — juste

assez fort et juste assez proche pour qu'on éprouve quelques frissons —, jusqu'au petit délinquant, espiègle, arrivé par derrière pour piquer la gourde d'eau et examiner la mallette de la caméra vidéo. Toute cette tendresse mutuelle, cette joie de vivre paisible. Qui a inventé cette idée de la loi de la jungle où il n'y a pas de pardon ? Rien n'est plus faux. La douceur du gros King Kong quand il ramassait un petit de son énorme paluche pour le coucher contre son épaule, ça tire presque les larmes. Et, sitôt la première crainte mutuelle passée, la curiosité espiègle qu'on pouvait lire dans leur yeux vis-à-vis des bipèdes qui les contemplaient. L'intensité de leur regard est inouïe, l'intensité de l'échange troublante.

Il s'agissait de la famille Masheshé. Ils n'ont pas survécu selon toute vraisemblance. Je me sens coupable de regretter ma famille de « grands singes », de me sentir presque en deuil après quelques petites heures passées avec eux.

Car n'ont pas vraiment survécu non plus les quelque 400 000 personnes qui s'entassaient à côté, et dont les yeux avaient porté jadis autant de tendresse et probablement beaucoup plus d'espoir et de rêves, et dont les regards ne reflétaient maintenant plus qu'hébétude, douleur et incompréhension. C'était sur la frontière Rwanda/Zaïre au milieu des années 90. Des milliers de familles sont mortes en même temps que ma famille de grands singes, victimes des mêmes bourreaux, qui avaient au fond des yeux la lueur turquoise de l'amour du pouvoir, du territoire, de la pureté de la race et surtout de l'ordre gagnant.

Ils ont appelé cela l'Opération turquoise.

Je me demande si la hyène a au fond du regard une lueur turquoise. Je n'ai pas eu le temps de le remarquer dans les yeux de celles que j'ai croisées et qui m'ont littéralement mise en état de panique animale.